

Nous avions pourtant un problème : sur notre ligne, le RER D, chaque ville avait sa ou ses petites bandes. Elles ne nous posaient pas de problèmes sérieux en elles-mêmes mais nous ne pouvions pas nous permettre d'être pris entre deux feux. Alors, nous avons dû nous imposer face à ces bandes de peur qu'elles ne nous causent un jour des problèmes. Notre logique était simple : vous êtes avec nous ou contre nous. Il y a eu quelques récalcitrants, comme les gars de Viry-Châtillon ou de Vigneux. Là, il a fallu frapper fort pour se faire entendre mais, finalement, nous y avons récupéré de bons soldats.

Il y avait une espèce de hiérarchie. Des villes connues, Corbeil, Évry, Grigny, surnommées le « triangle des Bermudes ». À côté, les villes comme Saint-Germain-lès-Corbeil, Saintry, Mennecy, Viry-Châtillon, Sainte-Geneviève-des-Bois, Fleury, Lisse, Bondoufle, Ris-Orangis. Ces autres villes, dans une logique de guerre, c'étaient des endroits annexés : pour Corbeil par exemple, il y a Saint-Germain-lès-Corbeil. Ils ne sont pas les plus forts et ils ont besoin de protection. C'est là que les gens vont faire des conneries, voler leurs mobylettes, racketter, taper, pour montrer qu'on est là, qu'on existe. Progressivement, on contrôlé toute la banlieue sud. C'est peut-être la première et la dernière fois que tout le 91 était uni pour défendre un même but. Nous avons réussi à unir des villes, des quartiers et deux départements, le 91 et le 77. Les mecs des quartiers en parlent encore et beaucoup disent qu'ils auraient voulu y être, voir ça de leurs propres yeux.

La gare de Lyon est devenue notre quartier général. À partir de la gare de Lyon, tout ce qui était derrière était à nous. À compter de ce moment-là, les choses ont pris une autre tournure ; on est passé à une logique de guerre. Nous étions prêts à entrer dans Paris¹.

Il y avait des Fights qui habitaient tout au fond de leur campagne. Quand on voulait monter à Paris, le mot d'ordre c'était : le train part de Moulin-Galland à 14 h00, donc tu regardes à quelle heure il arrive dans ta gare. C'est tout. Il y avait trois quatre mecs qui montaient à Moulin-Galland, trente à Corbeil, dix au Bras-de-fer, trente ou

¹ Dans *Le Parisien* du 27 mars 1990, on peut lire : « Essonne : *South Side Story*. Le département de l'Essonne n'est pas épargné par la guerre des bandes. Il y a quelques temps, l'un des groupes les plus nombreux, les Fight Boys, a déclaré la guerre aux bandes de la capitale, allant jusqu'à les provoquer sur leur territoire. »

quarante à Évry, trente à Grigny, cinq ou dix à Juvisy, vingt à Vigneux, vingt à Villeneuve-Saint-Georges et quand on arrivait à la gare de Lyon, il y avait ceux qui étaient dans Paris. À la fin, on se retrouvait bien à une centaine.

À cette époque-là, les flics n'étaient pas organisés comme maintenant et ils ont été surpris. Quand on prenait le RER, on était parfois tellement nombreux qu'on pouvait remplir un train. Une fois, des flics sont montés ; ils ne pouvaient absolument rien faire, ils sont restés là sans réagir. Ils avaient pris son sac et ses battes de base-ball à un mec et nous leur avons repris ; ils n'ont rien dit. Ils sont descendus à la gare suivante. À l'époque, quand ils intervenaient, ils étaient deux, trois policiers pas plus. Nous, on prenait le train, on était trente, quarante, on remplissait le train. On sortait avec des armes à feu, des couteaux. Les flics mettaient un temps fou à arriver. On avait le temps de se disperser ou de repartir en train jusqu'à chez nous².

Depuis cette époque, j'ai vu un net changement dans l'organisation de la police. Aujourd'hui, les policiers ont un temps de réaction très rapide, ils connaissent le terrain, ils connaissent les rues par cœur et répertorient même les jeunes par leurs surnoms et leurs secteurs. Je pense que les secteurs sont cartographiés dans leurs têtes. Avant, ils déboulaient avec la sirène, maintenant ils arrivent en mode furtif ou même à pied. Ils sont devenus efficaces, il faut le reconnaître.

Châtelet, une position stratégique

Nos adversaires traînaient tous à gare du Nord. Pendant la guerre des trois ans, on ne s'est pas battu pour le contrôle de Paris ou pour une suprématie quelconque mais parce qu'il y avait des gens plus forts qui ne nous respectaient pas et qui ne reconnaissaient pas les gens de la banlieue sud. Il a fallu leur prouver que nous étions au moins aussi forts qu'eux pour nous faire respecter. Les positions étaient définies : nous à la gare de Lyon et les Requins juniors à la gare du Nord. C'était le Nord contre

² Les forces de police et la SNCF mettent en effet un temps pour s'adapter. En 1990 est créée une brigade de sécurité des chemins de fer chargée de patrouiller dans l'ensemble du réseau. La SNCF met en place de nouveaux équipements de surveillance. Enfin, une brigade mobile, l'Unité de violences urbaines, est constituée au sein des Renseignements généraux, qui a en charge d'infiltrer et de contrôler les bandes. (voir Frédéric FELIX, « La SNCF : la sécurité ? Elle se renforce, » *Le Parisien*, 28 mars 1990 et Pascale GERIN, « Contre les bandes une brigade antiviolence », *Le Parisien*, 13 août 1990).

le Sud. La grande guerre se déroulait maintenant dans Paris : honneur au vainqueur et mort au vaincu.

Le premier endroit à prendre était Châtelet-Les Halles, c'était un point stratégique. On y est allés à une douzaine les jours qui ont suivi la descente à Évry. Je sentais mes gars pas sûrs d'eux mais la meilleure manière de les préparer, c'était le terrain. Arrivé place Carrée, je me dirige vers tous les renois que je vois avec une seule question aux lèvres : « Tu es un RJ, tu es un RJ ? » Les mecs, un peu paniqués, répondent tous non et je leur laisse le message suivant : « Dis-leur que les Fights sont passés ». Au moment où on s'apprête à repartir, une petite bande arrive. Je fonce droit sur eux : « C'est vous les RJ ? ». Un d'entre eux me répond : « On est des Mendy. Pourquoi ? Tu veux quoi ? T'as un problème ? » Je m'énerve : « Comment ça ? Venez, on sort ! ». On monte tous dans le parc en haut. Je m'attendais à un tête-à-tête avec celui qui m'avait répondu mais subitement tous les Mendy me sautent dessus. Ils m'allument et après m'avoir lynché, ils se tirent. Je me relève et je leur cours après. Arrivé à portée du dernier, je saute et lui mets un coup de pied dans le dos qui le projette au sol. Ils se retournent et l'un d'eux crie : « Il est vraiment fou celui-là ! ». Et il m'asperge de gaz lacrymo. Mes potes me récupèrent et m'emmènent à la pharmacie pour un lavement des yeux. Je les ai insultés tout au long du trajet du retour mais j'avais compris qu'ils n'étaient pas prêts. C'est à partir de là qu'ont commencés les entraînements de bagarre générale dans le parc d'Évry. La consigne était dorénavant simple : plus de tête-à-tête. Dès que l'un de nous donnait le premier coup, tout le monde entrait dans la mêlée.

La seconde fois que nous y sommes retournés, nous étions une trentaine. C'est la première fois que les Bourreurs Boys, une bande du XIII^e arrondissement, venaient en descente avec nous. Je les avais rencontrés en prison. Place Carrée, il y avait une dizaine ou une quinzaine de mecs. Je ne leur ai fait aucun cadeau. J'avais retenu la leçon. Dès le début, j'ai ciblé un mec, un Black Fist. Je lui ai enchaîné une série de coups de tête. Ensuite, les autres ont chargé sans pitié. Le ton était donné. On a commencé à allumer tous les lascars qu'on rencontrait parce qu'on ne savait pas qui ils étaient. Il nous a fallu pas moins de sept descentes à Châtelet pour en prendre le contrôle.

La dernière bataille a été chaude. Nous étions gare de Lyon quand nous avons

appris que les Requins juniors, les Black Fist et les Mendy étaient à Châtelet et nous cherchaient. On descend là-bas. Arrivés salle des Changes, on tombe nez à nez avec eux. Tout le monde se rentre dedans sans l'ombre d'une hésitation. Les coups pleuvent dans tous les sens. C'est une bagarre de folie, tout va très vite. Il est difficile de s'imaginer la salle des Changes bondée de monde un samedi après-midi. C'était démentiel ; ça se battait à coup de hache, de couteau.

On se rend coup pour coup. Au bout d'un moment, comme personne ne semble prendre le dessus, nous tirons dans le tas pour faire déguerpir tout le monde jusqu'à ce qu'on se disperse à l'arrivée de la police. Cette bataille a été décisive : elle démontrait que cette fois-ci nous étions enfin prêts³. La rumeur s'était propagée ; il fallait maintenant compter avec nous. Le problème qui se posait maintenant, c'était de laisser des hommes à nous pour tenir Châtelet, pour nous prévenir en cas de besoin. Nous devons faire attention à conserver l'avantage. Nous avons donc décidé d'autres batailles qui ont eu lieu un peu partout dans la capitale car on pouvait se croiser n'importe où. Nous étions plus offensifs qu'eux et, de bataille en bataille, nous prenions de l'assurance. Notre but était de ne leur laisser aucun répit. Nous allions dans toutes les soirées sur Paris et cela finissait en bagarres. Quand les soirées se passaient bien, nous faisons des guets-apens à 6 heures du matin à la sortie ou bien dans le métro. On devenait de plus en plus fou. Cela a duré comme ça pendant deux ans, un merdier pas possible, rythmé par des combats et des passages au poste. Tout était prétexte à se battre. Petit à petit, nous sommes devenus comme les gens que nous combattions, des FDM, des fouteurs de merde.

³ La presse rend compte de plusieurs bagarres à Châtelet et de la présence régulière des bandes dans le forum des halles. Voir par exemple, Pascale GUERIN, *Le Parisien* du dimanche 22 octobre 1989, un article à la recherche du sensationnel : « Gangs, La rage de nuire » : « J'ai passé toute une nuit avec eux aux Halles, nuit de galère (...) Vers 21 heures, ils arrivent par petits groupes de trois ou quatre. Les Blacks Dragons sont là, suivis du Syndicat of Crime, des Criminels Action Force.... »